

PAROLES DE DYSLEXIQUES : FRANÇOIS

Interview réalisée par
Francine Darras, IUFM ASH, Lille
Catherine Mercier, Lycée Yourcenar, Beuvry

François a 34 ans ; il est professeur des écoles. Il enseigne depuis trois ans. En cette année scolaire 2007-2008, il suit une formation complémentaire pour devenir enseignant spécialisé chargé d'aide à dominante pédagogique à l'école élémentaire. Dans le cadre de cette formation à l'IUFM, il doit rédiger un mémoire professionnel, rédiger des projets d'aide, des projets de groupe, des bilans.

Comment l'on apprend que l'on est dyslexique, et ce qui en advient à l'école, en CAP, en BTS...

Tu es dyslexique et tu le dis...

J'ai eu un mal de chien déjà à l'accepter quand j'étais gamin et j'ai tellement souffert étant gamin que je veux absolument banaliser ça ; j'ai tellement souffert que je ne veux pas que les gamins aient les mêmes difficultés que moi quand j'étais gamin. Moi, je me souviens, j'avais sept-huit ans, j'avais de gros problèmes pour lire, c'est pour ça que j'ai redoublé mon CE2. Je me souviens le mercredi, samedi,

dimanche, ma mère m'a tellement tanné pour apprendre à lire... Donc, j'ai redoublé mon CE2, je suis arrivé dans le privé parce que ma mère pensait que c'était mieux à l'époque. Mes profs m'ont tellement tanné... ils n'étaient pas au courant, c'était un peu le tort de ma mère, parce qu'elle était tellement fière qu'il ne fallait pas dire que j'étais dyslexique, et donc j'ai eu beaucoup de mal à le banaliser. Je ne veux pas que les gamins souffrent comme moi. C'est pour ça que je le dis pour pouvoir montrer que ce n'est pas un problème, qu'on peut très bien vivre avec.

Je pense même que si j'ai choisi ce métier-là, d'ailleurs à la base je n'avais pas choisi ce métier, c'est pour pouvoir travailler là-dessus.

À sept-huit ans, tu as beaucoup souffert, et comment s'est fait le diagnostic ?

En CE2, j'avais de grosses difficultés pour lire, je confondais pas mal de phonèmes, mes souvenirs, c'était les grands classiques, le [p] [b] [rises] il y en avait des tas comme ça... Je me souviens aussi d'avoir usé les fonds de culotte sur la chaise de l'orthophoniste. J'ai beaucoup souffert. Donc, j'étais dans le privé. Je me souviens d'un enseignant qui passait dans les rangs ; dans la classe, on n'entendait pas un pet de mouche. Il avait une grosse chevalière et chaque fois, quand il passait, il donnait un coup sur la tête quand je faisais une erreur d'orthographe. Et ça, ça m'a vraiment marqué, je me souviens vraiment de la chevalière.

Il n'y avait que toi qui avais la chevalière ?

Je n'étais pas le seul, mais comme je faisais une faute à chaque mot, forcément, je l'avais. J'ai traîné ce boulet jusqu'à la 3^e et cette orientation CAP maçon...

Tu as été orienté en CAP maçon ?

Oui, en 3^e... et donc ma mère s'est insurgée contre ce genre de choses. Ma mère a dit non, il est hors de question que tu fasses un CAP, tu passeras ton bac. Le meilleur ami de mon père était directeur d'un lycée agricole et j'ai donc eu un rendez-vous avec ce monsieur dans son bureau, en sortant de 3^e avec mon orientation CAP maçon. Il m'a dit : « Toi, on va faire quelque chose de toi en lycée agricole ». Et c'est vrai que même si j'ai redoublé ma seconde... J'ai passé quatre ans dans ce lycée agricole et j'y ai beaucoup plus appris en ces quatre ans qu'au collège, parce que je me suis orienté sur le scientifique, les maths, la biologie, les sciences physiques... Alors, là, je n'étais peut-être pas le premier, mais presque... Par contre tout ce qui était matières littéraires, à savoir le français, l'anglais, ce n'était vraiment pas top. Je réussissais à compenser ma moyenne. D'ailleurs, on m'a toujours dit ça. En français, j'ai dû avoir 4 ou 6 au bac français en première. Mes profs me disaient qu'ils étaient persuadés que j'allais avoir le bac avec les maths et les sciences. Et j'ai réussi à l'avoir comme ça, parce que le français et l'anglais... c'était hors de question. Je me suis bien retrouvé au lycée parce qu'il y avait une grosse prédominance des sciences. J'ai appris des choses, je me suis vraiment épanoui.

Et pourquoi le collège n'avait pas proposé une orientation maths et sciences ?

Je n'en sais rien. En français, c'était la cata, ils ont dû penser que ne sachant pas écrire un texte sans faire une faute à chaque mot, j'étais perdu. Je pense que c'est ça.

Tu chahutais quand tu étais au collège ?

Oh non ! J'étais très, très sage ; je suis très timide en fait... par contre au lycée, je me suis un peu débloqué.

Et à partir de quand on a parlé de dyslexie ?

Au CE2 ; j'avais de grosses difficultés à lire et à écrire, ce qui fait que ma mère qui est très impliquée a fait tout ce qui était possible et imaginable à l'époque. Donc, on est allé voir M. D., l'orthophoniste qui m'a pris en charge. C'était quatre fois par semaine jusqu'à la 4^e.

Donc, les instits, les profs savaient que tu étais dyslexique ?

Non, à l'élémentaire, au collège, ma mère ne voulait pas qu'on le dise ; elle pensait, et c'est tout à son honneur, qu'en tapant, en tapant, ça allait rentrer. C'était sa conception ; pour elle, le handicap, c'était pas possible.

Donc, elle le niait et elle s'acharnait... mais en même temps, c'est ce qui a permis qu'en 3^e, elle refuse l'orientation CAP maçon et que tes parents prennent les choses en mains. Elle avait un métier, ta mère ?

À l'époque, elle n'avait pas de métier, maintenant elle est ambulancière ; mon père était chef d'entreprise, il a déposé le bilan il y a quatre ans. C'est ce qui a fait qu'il fallait rembourser les dettes.

Ta mère a toujours été très derrière toi...

Je me souviens des mercredis entiers, mon frère et ma sœur, c'était avec le club Dorothée, et moi, j'étais dans ma chambre en train de faire des exercices avec le Bled. Ma mère avait toute une collection de Bled [rires]. C'était : « Tu me fais la page 74, la page 75 avec le *a* avec accent et le *a* sans accent. Et je savais le faire très bien et après quand je montais dans la classe, le *a* avec ou sans accent, eh bien... Les exercices de Bled ont bercé ma jeunesse. Mais je ne savais pas les réinvestir en production en classe. À l'époque, je ne savais pas pourquoi, même au lycée. C'est quand je me suis orienté dans la branche enseignement que j'ai appris ce que c'était. Je savais seulement que j'avais des difficultés.

Pour toi, la dyslexie, à cet âge-là, ça ne voulait rien dire ?

Non, rien du tout, je savais que j'avais une maladie, que j'étais malade. Mais je ne savais pas que c'était pour ça que je ne réussissais pas à écrire un texte sans erreur. Je pensais que j'étais nul en orthographe, tout simplement.

De l'orthophonie, de l'ordinateur et des techniques de contournement

Et tu faisais comment pour apprendre tes leçons d'histoire, de géographie ?

Avec ma mère, en fait, on les lisait à l'oral, elle me les lisait, elle me les lisait. En histoire, ça passait ; en géographie, ça passait. Sauf que j'avais toujours des moins 2 pour l'orthographe.

Tu avais donc des profs qui arrivaient à te noter sur le contenu de la leçon d'histoire ou de géographie, mais qui te mettaient moins 2 pour l'orthographe. Alors tu n'as jamais eu 20...

Oh non jamais ! [rires] Je ne me souviens pas avoir eu un 20.

Les profs arrivaient à te mettre une note au-dessus de la moyenne, alors qu'il y avait une faute par mot ?

Oui, et je pense que c'est bien. Mis à part les matières vraiment littéraires, ça se passait bien. En français, c'était une grosse catastrophe ; j'ai des souvenirs de moins 40, moins 60 en dictée [rires].

Et en rédaction ?

Est-ce que c'est dû à la dyslexie ou pas, je ne sais pas, là aussi, c'était un peu difficile ; des idées, j'en avais, il n'y a aucun souci, mais articuler le texte, articuler les idées dans le texte, c'était difficile. Alors là, est-ce que c'est dû à la dyslexie, je ne sais pas. D'ailleurs dans le mémoire que je dois faire cette année, on retrouve les mêmes soucis [rires].

Cette difficulté à articuler comme tu le dis, les idées à l'écrit, quand tu étais petit, et maintenant peut-être, est-ce que tu la perçois à l'oral, quand tu t'exprimes ?

Oui, quand je suis stressé, surmené, j'ai beaucoup de mal à organiser à l'oral ce que je veux dire. Je suis un ancien cadre commercial [rires] j'ai travaillé sur Paris ; je n'ai jamais eu de problème avec mes clients, j'ai créé mon portefeuille de clients. Sauf quand à la fin de la semaine, quand on a fait 60 à 70 heures, le samedi après-midi et qu'on a une réunion avec un chef de rayon à Auchan, c'est un peu difficile certes. Mais en règle générale, ça allait, l'élocution. Mais quand je suis stressé, fatigué, que j'ai des problèmes personnels, c'est vrai que c'est difficile, je bafouille.

Alors après le lycée agricole ?

J'ai fait un bac scientifique, option biologie-écologie, l'ancien bac D', je voulais être garde-chasse. Malheureusement, pour l'entrée à l'école de Charleville-Mézières, c'est sur dossier, il fallait n'avoir jamais redoublé... Du coup, j'ai fait un BTS agricole, technico-commercial, option produits agro-alimentaires, option produits laitiers ; je suis un produit fromage. Ça se passe à Pecquencourt ; c'est là que je suis allé dès la seconde, j'y ai passé mon bac. Mon père était chef d'entreprise, je me suis dit, commercial, je vais pouvoir réussir à faire quelque chose.

J'ai eu mon BTS, j'ai fait mon service militaire, j'ai travaillé un an comme commercial à Paris.

Et donc pour le BTS, il fallait aussi que tu fasses une synthèse de documents, un rapport de stage, alors comment as-tu fait ?

À l'époque, il a une madame B, la directrice de la section BTS, qui me suivait ; ça se passait très bien, j'ai fait un stage de 14 semaines dans la production de fromage, j'avais créé une mini-société avec une fermière. Tout ce qui était technique, se passait très, très bien ; mais quand je passais à l'écrit... pourtant les idées étaient là également. Il fallait faire une synthèse, une étude de cas, j'avais des documents : commercial, comptabilité, pour lire c'était difficile... l'orthographe... j'étais à l'époque bien plus mauvais que maintenant [rires]. Parce que j'ai fait beaucoup de progrès. Et donc à l'époque la directrice m'a bien coaché, c'était quelqu'un de très bien. Il y avait à faire un rapport de stage, elle était directrice de mon rapport. Je me souviens, j'ai passé mon BTS à l'oral au Mans. Le jour de la soutenance du rapport de stage, elle a fait Pecquencourt-Le Mans en voiture personnelle parce qu'elle avait vu un problème dans le rapport ; une demi-heure

avant que je soutienne mon rapport de stage, elle m'a dit : « Viens dans ma ZX, tu t'es planté là, il faut que tu dises ça et ça... ». Je suis toujours tombé sur des gens qui m'ont aidé.

Et donc ça s'est bien passé, les idées étaient là ; j'avais fait un stage où j'avais eu une grosse chance aussi, avec la fermière en produits laitiers ; elle voulait ouvrir une fromagerie avec son fils qui voulait rester dans la ferme ; on a créé une société : la technique de production, la mise aux normes des bâtiments, la publicité... On a tout fait en 14 semaines... Du coup, quand je suis passé à l'oral pour le BTS, le jury a apprécié. Je me suis toujours raccroché à la technique.

Comment on fait de belles rencontres et comment on devient à son tour professeur

Et dans les séances d'orthophonie, qu'est-ce que tu faisais ?

Quand j'étais petit, je ne me souviens plus très bien. Le souvenir qui me vient avec l'orthophoniste, c'est qu'on travaillait beaucoup avec des images, alors on parlait beaucoup, et je devais écrire. Aussi sûrement par rapport à ces phonèmes que je confondais, il y avait beaucoup d'oral.

C'était un cadre qui te permettait de te rassurer ?

C'était un cadre qui me permettait de m'assurer. Avec ce monsieur, il n'y avait pas de notes, je pouvais écrire sans qu'il y ait le couperet du crayon rouge derrière. Donc, certainement, ça m'a libéré au niveau de mes idées, de ma formulation. Du CE2 à la 4^e il m'a suivi. On a arrêté en 4^e ; pourquoi, je ne sais pas.

J'ai recommencé avec K., ma meilleure amie, qui est orthophoniste, l'année juste avant le concours de Professeur des écoles. Là, en fait, on a beaucoup discuté des techniques de contournements. J'allais la voir le mercredi après-midi ; quand on se quittait, elle me demandait d'écrire un texte sur ce que j'aimais bien. Son truc était génial ; elle me disait : « Toi, tu es fan d'ordinateurs » ; avec son mari qui est aussi un grand copain, on se rencontrait le week-end, on jouait à un jeu avec l'ordinateur ; elle me disait : « Pour mercredi prochain, tu écris sur ce jeu-là, une page, comme tu le sens ». J'écrivais comme je le sentais et ensuite, le mercredi suivant, on en discutait. Elle, ce qu'elle avait remarqué, c'est que j'écrivais beaucoup et que j'essayais de complexifier pour dire d'en remonter, de montrer aux gens que je sais beaucoup de choses. Elle me disait que c'était une erreur : quand je complexifie, je tombe sur les problèmes d'orthographe, de syntaxe, de conjugaison. Elle me disait : « Il faut que tu fasses des phrases courtes, avec des mots que tu connais en reconnaissance directe ; par exemple, tu sais qu'à *tasse*, il y a deux *s*, n'écris pas *mug* ; tu ne sais pas l'écrire, écris *tasse*. On travaillait beaucoup comme ça.

On en est arrivé aussi à des petits moyens comme le [ɛ] accent grave, et le [e] accent aigu. Elle me dit : « Le [e] accent aigu... ça se finit presque toujours, dans 90% des cas, quand le mot se termine par le phonème [ə]... » [rires] non la lettre *e*... par exemple... *fenêtre*, c'est bien un *e* aigu... je sais que c'est un accent circonflexe, mais c'est un *e* aigu [rires] un *e* ouvert...

*Oui, c'est un *e* ouvert...*

[On écrit ensemble *a mangé*, et on convient que l'accent est aigu.]

Oui dans *mère*, voilà il est grave... non aigu... Quand le dernier son est un [ə], c'est un accent qui va vers la droite.

Oui, on dit que c'est un accent grave...

Grave ? [rires] enfin quand j'écris un mot, je regarde la fin du mot, si c'est un e, je le mets à droite. Les accents circonflexes, c'est pareil, je mettais toujours des accents circonflexes, partout ; elle m'a dit : « Le mieux pour toi, c'est de ne jamais en mettre, parce que des accents circonflexes, il y en a très peu. » J'en mettais à toutes les sauces, ça fait chic.

Oui, ils sont beaux...

Oui, alors elle m'a dit que j'en mettais beaucoup trop ; il y a très peu de mots où il y a un accent circonflexe ; elle m'a dit : « Pour toi, n'en mets jamais, tu feras peut-être deux ou trois erreurs dans le texte ; mais ça ne fera jamais que deux ou trois par rapport à 15 ou 20. Donc, elle m'a dit : « N'en mets jamais ». *Fenêtre*, je sais que c'est un accent circonflexe, donc, celui-là, je le mets. Surtout avec *je dus*, *j'ai dû*, ceux-là, je ne savais jamais s'il fallait un accent circonflexe, je sais que de temps en temps, il y en a un... Alors elle m'a dit : « N'en mets pas ».

Tu avais quel âge, à ce moment-là ?

C'était en 2004... J'avais 29 ans.

Tu as donc arrêté l'orthophonie de 14 à 29 ans. Quand tu as été adulte, elle t'apprenait des contournements ; elle te disait d'écrire le mot que tu savais écrire, même s'il est plus ordinaire...

J'allais chercher des synonymes. Elle me disait aussi de simplifier les phrases au maximum, d'introduire des mots comme *ensuite*, *car*... Je n'utilisais jamais ça avant, elle m'a dit : « Ça fait bien, ça fait chic, tu sais plus ou moins comment ça s'écrit et c'est bien pour articuler tes idées ». C'est vrai que je pouvais écrire des pavés où il n'y avait au maximum qu'un point ou deux. De même, j'aimais bien à l'école la virgule, j'en mettais beaucoup. Elle m'a dit : « Tu en mets beaucoup trop. En fait, c'est pour sectionner la phrase... ». De même à l'époque, je mettais beaucoup de majuscules, quasiment à tous les mots. Elle m'a dit : « Pourquoi tu fais ça ? ». Je ne sais pas...

En fait, tu avais une approche très décorative de l'écriture...

Je pense... oui... j'aimais bien mettre des virgules, des majuscules. En fait, ça m'a beaucoup apporté ; cette orthophoniste est quelqu'un de très doux, elle s'y est très investie. Elle m'a vu ramer et elle m'a dit : « Tu es fait pour être avec des enfants ; il faut te lancer là-dedans ». Du coup, j'ai ramé pendant six ans pour en arriver à aujourd'hui. Elle m'a dit : « Ça serait quand même dommage que les enfants ne t'aient pas comme prof pour une histoire d'orthographe. » On a travaillé comme ça pendant un an, tous les mercredis après-midi. Je lui dois beaucoup, elle m'a donné un coup de main. En plus, c'était une réelle attente. À l'époque, quand j'étais au lycée, au collège, le français, je m'en fichais ; je préférais les maths. J'ai passé la première fois le concours, j'ai eu 16 en maths, 4 en français ; c'était éliminatoire, je n'ai pas été admis à passer les oraux. Je me suis dit : « En maths, je suis calé, il faut que je bosse le français ; l'année d'après, je lui ai dit que j'avais besoin d'elle. Elle m'a fait écrire, écrire, toujours sur un sujet que j'aimais bien.

Mais au concours, ce n'était pas un sujet que tu aimais bien...

J'ai appliqué les techniques de K., les évitements, les stratégies, les contournements... et même dans ma vie personnelle, j'ai horreur du conflit, j'essaie toujours de biaiser... peut-être que c'est des souvenirs qui me reviennent de quand j'étais gamin, c'était assez dur...

Donc, tu as eu ton concours de prof des écoles...

Oui, ça fait trois ans que je suis enseignant ; la première année, j'étais *quart* de décharge, donc j'avais quatre classes de CM2 (*en remplacement des quatre directeurs de quatre écoles, déchargés d'un quart de leur tâche d'enseignement pour assurer la direction de l'école, NDLR*). Ça a été une année assez galère parce que forcément en CM2 il y a beaucoup d'écrits [rires] j'ai laissé passer beaucoup d'erreurs...

Quand tu écrivais au tableau ?

Sur ces quatre postes de quart de décharge, je faisais, l'histoire, la géographie, les sciences ; les sciences, ça allait ; pour l'histoire et la géographie, en fait, je travaillais beaucoup avec des documents tirés de livres où on cherchait des informations. Quand on devait passer à l'écrit, faire la leçon à proprement parler, je m'asseyais dans le fond et je désignais un élève, tous avaient la main levée, pour aller écrire la leçon au tableau. Voilà comment j'ai réussi à biaiser.

Et quand le gamin faisait des fautes ?

Comme j'étais loin, j'étais à quatre ou cinq mètres, j'avais toujours mon dictionnaire, j'ai toujours un dictionnaire dans mon sac, je cherchais le mot à toute vitesse...

Et les fautes d'accord ?

Oh là !... j'en laissais passer... Alors les parents... ils me faisaient des remontrances. Ils me faisaient remarquer que j'avais fait une faute. C'est vrai, je le vivais mal... j'essayais de faire le maximum, mais j'en laissais passer.

Et ton inspection ?

La conseillère pédagogique, madame N., est venue me voir la première année ; elle a remarqué mes erreurs d'orthographe. Elle m'a dit que c'était inadmissible ; je ne lui ai pas parlé de ma dyslexie, je lui ai seulement dit que j'avais des problèmes en orthographe et que j'essayais de m'améliorer ; je lui ai montré mon dictionnaire, elle m'a dit que ça, c'est un bon moyen. La deuxième année, l'inspectrice, madame C. est venue me voir : j'avais des difficultés dans une de mes quatre classes, je n'en pouvais plus ; elle m'a vu fonctionner pendant toute une demi-journée au fond de ma classe. Avoir l'inspectrice pendant toute une demi-journée en face de soi, c'est difficile... Elle m'a dit : « Monsieur L., vous passez à l'inspection ce soir à cinq heures. » Là, pendant deux heures, elle m'a débriefé ; elle m'a dit : « Monsieur L., vous avez une qualité qui en classe n'est pas un avantage, vous êtes beaucoup trop gentil ; vous essayez de régler les problèmes de chaque enfant, mais devant vous, vous en avez 30 : c'est impossible. Mais vous seriez bien en tant que maître E (*maître spécialisé chargé d'aides pédagogiques, NDLR*). Et donc, l'année d'après, c'est elle qui m'a poussé. Elle m'a dit : « Je m'occupe de tout et votre lettre, je l'envoie à l'Inspection Académique ».

Elle t'a fait ta lettre ?

Oui, elle a fait la lettre. Sûrement parce qu'elle avait vu que j'avais des problèmes d'orthographe.

Elle t'a parlé de tes fautes d'orthographe ?

Je ne lui ai jamais dit ma dyslexie ; mais elle m'a dit que mes fautes, ce n'était pas un problème.

Elle t'a dit ça ?

Oui, oui elle m'a dit ça. D'ailleurs, le jour de l'inspection, j'ai laissé passer une erreur d'orthographe. Elle m'a dit : « Attention Monsieur L., il y en a une ». Elle m'a fait un clin d'œil. J'ai un très grand respect pour cette inspectrice. Elle m'a dit : « Je sais que des fautes, vous en faites beaucoup, faites attention, je ne veux plus en voir la prochaine fois ».

C'est tout ?

Oui, elle a dit ça ; j'ai eu 14,5 : 4 points de plus. Du coup, elle m'a introduit dans le spécialisé ; l'année d'après, j'étais faisant fonction (*en qualité de maître E, non titulaire, sans formation, NDLR*). On était toute une équipe pour le RASED (*Réseau d'Aides Spécialisé pour les Élèves en Difficulté, NDLR*), dans la circonscription.

Tu as des élèves dyslexiques ?

Je pense que j'en ai un ; je vais le prendre après Pâques. Eddy... je l'ai suivi l'année passée, en fin d'année scolaire, pendant trois semaines. J'ai trouvé que c'était un élève très intelligent... je me suis retrouvé un peu dans ce gamin. Il était très intelligent, mais très timide. Et quand on parlait avec des images pour écrire un texte... sur l'image, il y avait des implicites ; il les trouvait, c'était impressionnant ; même moi, je ne les avais pas vus. Il disait : « Oui, là, il y a ça, parce que le chat, il est comme ça... ». C'était un chat déguisé en Père Noël, il y avait une boîte de sardines. Même moi, je n'avais pas vu ce qu'il disait. Je lui disais : « C'est très bien, Eddy, maintenant tu vas essayer de l'écrire ». Et là, c'était une catastrophe. Je l'ai suivi pendant trois semaines en juin, après je suis parti en stage. Je ne savais pas très bien, on a beaucoup parlé, j'essayais de lui donner un peu les techniques que K., l'orthophoniste, m'avait données. Il écrivait des tartines avec des phrases grandes comme ça ; il n'y avait pas un point, rien du tout. Je lui disais : « On va faire une phrase, on va essayer de bien l'écrire ». Et donc, on faisait une phrase, il y avait plus ou moins des erreurs, mais bon la phrase était plus ou moins bien écrite...

Et cette année, il est passé en CM1. J'ai reçu une demande d'aide de son maître. Je suis allé le voir, j'ai appris certaines choses à son sujet. Sa maman est morte, son papa est dans les vélos de course du Tour de France et il n'est jamais là. Il vient un week-end tous les quinze jours, et là il s'en occupe. Son enseignante m'a dit : « Oui, il doit être dyslexique ». Je lui ai dit : « Ah bon !... on va s'asseoir, et je vais vous dire que moi aussi, je suis dyslexique ». Alors là... elle a dû se dire que ce n'était pas possible. Je lui ai dit : « Si, je suis dyslexique ». Je lui ai demandé si pour Eddy, quand il est en phase orale, ça se passait bien et s'il est complètement bloqué quand il passe à l'écrit. Elle m'a dit « Oh oui ! Il faut que je sois tout le temps à côté de lui » [rires]. Je lui ai dit : « Ne cherchez pas, je pense qu'il est peut-être dyslexique, si vous voulez on peut rencontrer le papa ». Elle a répondu que le papa ne vient jamais. Je lui ai dit : « On peut essayer d'avoir un rendez-vous un soir, un samedi, un mercredi... moi, je viens et on lui explique. Peut-être que quand il verra

que quelqu'un qui est quand même, on va dire, une référence [rires], un enseignant, c'est quand même une référence... quand il verra un enseignant qui est dyslexique [rires] il ne le verra peut-être plus comme un handicap, mais comme un petit souci et il verra que son fils peut quand même réussir dans la vie. Je lui ai dit : « On va essayer de faire comme ça ». Parce que, en fait, l'enseignante, madame M., est un petit peu dure ; le papa a dû mal le prendre... Je lui ai dit : « Je vais essayer de lui expliquer un peu comment je le vis et peut-être on va essayer de changer la vision que le papa peut avoir de son fils » ; parce qu'il ne veut pas que son fils aille chez l'orthophoniste. Il ne veut pas admettre que son fiston est handicapé.

Bien évidemment, il est souhaitable que cet enfant aille voir un orthophoniste...
Bien évidemment. Il est en grosse difficulté.

Où l'on comprend, au travers des rires, l'immensité de l'effort et l'incertitude constante

C'est curieux, François, jusqu'à présent nous n'avons parlé, et c'est sûrement l'effet de nos questions, qu'écriture, écrit. Et la lecture ? Quand tu lis ? En réception, quand tu es lecteur ?

Quand je lis un magazine, en informatique... quand je connais les mots, ça passe. Je pense que je dois avoir une grosse lecture directe. Et de temps en temps, je lis une phrase, je me dis : « Oh ! Ça ne veut rien dire... du coup, je la relis... et ça ne veut toujours rien dire ; en fait, le mot... j'ai lu *jouer* par exemple, ça commençait par un [3], il y avait la lettre j... mais ce n'était pas le bon mot du tout. Voilà pourquoi je dis que j'ai une bonne reconnaissance directe. Par contre, les bouquins, Emilia Ferreiro [rires] j'essaye, pourtant j'essaye... Au début, j'ai essayé, quand je vois que la phrase ne veut rien dire, je reviens, je me dis : « Bon, il y a un mot, j'ai dû passer à côté » ; et alors là c'est du B et A, BA.

Et donc aujourd'hui, la lecture par le décodage, ça t'est impossible ?

Non, ce n'est pas impossible, mais ça m'use ; j'arrive à lire mais j'ai un mal de chien à comprendre la phrase. C'est très difficile.

Tu es tout centré à essayer de décoder, et tu ne peux pas comprendre ce que tu lis... et alors, comment tu fais pour préparer tes cours ?

Les cours à proprement dit, je baigne dedans, donc... je dois avoir une grosse mémoire, avec des casiers un peu partout... et puis, je regarde le début du mot, la fin du mot, s'il est grand, petit, ou bien moyen... voilà comment... de temps en temps, ça me pose de gros soucis quand même, je ne dis pas le contraire, mais du coup, je n'ai aucune difficulté.

Et les écrits des élèves ?

Je travaille avec des élèves de cycle 2, donc c'est des phrases, une phrase, voire deux.

Et les mots qui sont mal orthographiés, ou quand la phrase elle-même est bancal ?

Non, je n'ai pas de difficultés ; par contre, là, je vais avoir un gros souci, là, dès jeudi, je fais des groupes de besoin en cycle 3, des CM2 ; ça va être des ateliers de

lecture-écriture, je crois que je vais avoir de gros problèmes. J'ai un peu d'appréhension, un CM2 ne produit pas la même chose qu'un CP.

Comment tu prépares ce genre de séance ?

Je stresse [rires] on verra sur le tas, c'est une première...

C'est toi qui apportes les albums ?

On ne va pas travailler à partir d'albums, on va travailler par rapport à des morceaux de textes ; on va essayer de trouver l'implicite dans le texte, un aspect rigolo, un aspect policier ou autre chose et donc essayer d'argumenter cet aspect en production de textes.

Ce sont des textes que tu as toi-même choisis ?

Je vais le faire après, cet après-midi [rires] j'ai commencé à plancher ce matin, mais je vous avouerai très franchement [rires] donc je fais ça après l'interview. L'élève va produire un texte ; qu'il fasse une erreur d'orthographe, pour moi, ce n'est pas un problème ; ce que je veux, c'est qu'il écrive, que ce soit bien pensé, bien argumenté. Pour moi, c'est le plus important, ce que je veux, c'est que nos élèves soient intelligents. Je ne veux pas qu'ils soient bêtes ; par exemple, savoir écrire le mot *anticonstitutionnellement* parfaitement et ne pas savoir ce que ça veut dire... Pour moi, une erreur d'orthographe, ce n'est pas un problème, mais je sais que ça va me poser des problèmes avec les parents, l'inspection...

Et dans ta vie, tu lis, en dehors de l'école, de l'IUFM ?

Je lis, mais des choses qui m'intéressent, des revues informatiques, des bouquins... j'ai lu un bouquin, un best-seller... un bouquin... c'est un... oh ! j'ai un trou de mémoire... je le dirai après...

Est-ce que l'informatique a changé ta vie ?

Avant tout, c'est d'abord une passion ; ça m'a ouvert également ; comme j'aime bien fabriquer les ordinateurs également... Socialement ça m'a ouvert complètement aussi, et puis, au niveau de mon métier, tout ce qui est cahier-journal, préparations... C'est tellement simple avec la souris, on fait des copier-coller ; c'est bien présenté, c'est beau. Il n'y a peut-être pas grand-chose dedans, mais c'est beau. Donc, forcément, au niveau de l'inspection, des collègues, c'est beau, ça passe même s'il y a des erreurs d'orthographe. Alors, le correcteur d'orthographe, c'est une super invention. Il y a encore des fautes qui passent, mais c'est magnifique.

Pour ce qui reste, tu mets à contribution ton entourage ?

Oui, ma femme, mes collègues. Je dis : « Regarde, A., qu'est-ce que tu en penses ? » et j'ajoute : « Surtout pas en rouge, ah non ! ». Oh ! je n'ai pas de crayon rouge dans ma trousse [rires] j'en ai trop eu [rires].

Ça m'a aussi ouvert : ça m'a permis d'écrire sans le support papier. Écrire des choses sur un support informatique, ça ne me dérange pas ; j'ai beaucoup plus d'inspiration devant l'ordinateur, devant le portable ou devant la télé. J'ai beaucoup plus d'inspiration que sur une feuille. La feuille, il y a toujours la feuille blanche et je me demande comment je commence, par où je commence, comment je fais.

Tu me disais pourtant que pour ton mémoire, tu commençais par écrire sur une feuille de papier, au brouillon...

Écrire sur une feuille blanche, faire un beau titre, je ne sais pas. J'ai toujours mon cahier de brouillon dans mon cartable, et puis il y en a à l'endroit, à l'envers, j'écris au brouillon, j'écris très mal ; je le fais exprès, d'écrire très mal, comme ça on ne voit pas les erreurs d'orthographe et moi, ça me plaît... Par contre, après, quand j'ai plus ou moins la trame, je passe à l'ordinateur et c'est parti. Là il faut structurer le texte. C'est des idées seulement au brouillon.

Tu ne peux pas faire l'équivalent sur l'ordinateur ?

Si... si... mais c'est toujours la même chose, comment commencer... par où commencer...

Et c'est pour ça que tu aimes beaucoup ton cahier de brouillon... il n'y a pas de début, il n'y a pas de fin...

C'est ça... Mon cahier commence à l'endroit, après je le retourne, je vais à l'envers, au milieu j'ai mis des trucs. Pour moi, je pense que je veux classer, mais c'est pas du tout vrai, ce n'est pas que je veux classer, je suis bordélique comme pas deux. C'est que j'aime bien le fouillis.

Tu disais : « J'écris mal, comme ça, ça ne se voit pas » ; quand tu étais petit aussi ?

[rires] oh oui... peut-être pas exprès quand j'étais petit... et encore que... pourquoi pas... quand j'étais au lycée, au collège, ma mère me disait : « Écris bien, écris bien, fais un effort ». Je ne voulais pas faire d'effort.

On dit dyslexie, dysorthographe, on ajoute dysgraphie. Mais ce que tu dis, c'est comme si la dysgraphie, cette vilaine graphie, était davantage une stratégie de ruse pour qu'on ne voie pas les fautes d'orthographe...

Pareil pour les accents, je ne savais pas si c'était à gauche ou à droite. Alors, je les faisais tout droit, comme ça on pouvait choisir ; je ne pouvais pas me planter : ils étaient au milieu, alors ils pouvaient être à gauche ou à droite [rires].

Tu disais que tu avais des problèmes de vue...

Comme là depuis ce matin, j'ai un mal de crâne phénoménal ; alors je pense que j'ai des problèmes de vue. C'est comme l'histoire du tableau de tout à l'heure ; quand j'écrivais au tableau, j'avais le nez dessus, je ne voyais rien ; le fait d'être en bout de classe, et d'avoir le tableau en face, comme ça, j'arrivais plus ou moins à suivre. J'ai un problème de vue, je suis myope et astigmate. Je ne sais pas si c'est à cause de ça... je n'arrive pas à me concentrer sur des lectures ; est-ce que c'est ça ? je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que le problème, avec l'astigmatisme, c'est les lignes, je les vois courbes quand elles sont droites. Est-ce que c'est pour ça que je ne vois pas les mots ? je ne sais pas.

Et lire à l'ordinateur sur l'écran ?

Ça ne me dérange pas, c'est peut-être pour ça que je me réfugie là dedans. Le papier, pour moi c'est un blocage ; mais j'aime bien dessiner, je dessine tout et n'importe quoi, ce qui me passe par la tête. Là, ce n'est pas un blocage, c'est un moyen de m'évader un peu.

Je reviens sur tes stratégies de contournement : tu as dû en trouver tout plein, depuis que tu enseignes.

Je redis : tout ce que j'ai appris avec K., l'orthophoniste, simplifier au maximum les phrases. Les copies des élèves, je n'en ai pas beaucoup, sauf avec les

32 cahiers de CM2, la première année ; je perdais beaucoup de temps avec les dictionnaires, je les relisais deux à trois fois parce que j'avais toujours peur de laisser passer une faute. Ça m'arrivait aussi d'allumer l'ordinateur (il est toujours allumé, d'ailleurs), de lancer Word et de retaper le texte du gamin, de faire aller le correcteur d'orthographe qui corrigeait automatiquement. Je savais qu'il y avait des fautes qui passaient quand même, du coup je relisais une deuxième fois.

Ou alors, sur un bout de papier... par exemple le mot *jouet*... je sais qu'il s'écrit avec *et* au bout, mais si je ne sais pas l'écrire, j'écris sur un bout de papier *et*, *é*, *ê*, *er*, je me dis : « Ah !... c'est celui-là ». Et toujours le dictionnaire.

Il y a des dyslexiques dans ta famille ?

Je pense mon père, mon grand-père aussi, mais je n'ai aucune certitude. Mon père n'aime pas écrire, mais il doit aussi avoir une bonne mémoire. Lui, son truc, c'est qu'il fait beaucoup de mots croisés, il a l'acquisition du vocabulaire. D'ailleurs il m'a toujours dit : « Fais des mots croisés, ça va t'aider dans ton métier ». Donc, il y a la définition du mot et l'écriture du mot : il y a cinq cases, si on met quatre lettres, ça ne va pas. Mon grand-père aussi, il aimait bien les mots croisés.

Et quand tu dois faire un courrier dans ta « vraie » vie ?

Ouf [rires] un jour, il y a eu une dispute avec ma femme ; elle, elle considérait qu'être commercial, c'était être bien au niveau des lettres, de l'écriture. Elle voulait que je lui fasse une lettre pour son métier. J'ai freiné, j'ai freiné, sous la pression, j'ai dû céder. Je lui ai fait une lettre, elle m'a dit : « C'est quoi, cette lettre ? je vais la faire moi-même ».

Et si tu lui avais dicté la lettre, ça aurait été pareil ?

Ça aurait été mieux, mais quand même... je pense que l'organisation des idées, ça n'aurait pas été bien. Non, quand je dois faire une lettre... et il y en a souvent à faire... Je ne prends jamais une feuille, en plus, quand j'écris, ce n'est pas droit. Non, toujours l'ordinateur...

Pour finir...

Je pense que la motivation que j'ai pour faire ce métier d'enseignant spécialisé, c'est que je veux changer la vision qu'on a sur les difficultés des gamins. Je pense qu'il y en a très peu qui ne veulent pas ; les élèves que j'aide n'y arrivent pas parce qu'ils ont telle difficulté, tel souci, tel trouble, tel handicap...

Tu travailles effectivement dans un lieu de très, très grande misère...

Oui... j'ai une élève Pepper, une gamine du voyage. Son seul objectif dans la vie, c'est d'apprendre à lire pour raconter des histoires à sa maman. Le problème, c'est que dans le camp où elle vit, il n'y a personne qui sait lire ; tous les jours, elle demandait un livre à sa maîtresse, elle revenait dans le camp avec ce livre, elle faisait le tour des roulottes : « Qui est-ce qui peut me raconter l'histoire ? »

C'est comme dans le roman d'Alice Ferney, Grâce et dénuement...¹ C'est comme avec Pepper...

1. Actes Sud, Babel, 1997.